

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A MARSEILLE : Chez M. G. Alard,
rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux ;
A PARIS : à l'Agence Havas, place de
la Bourse 8.
ABONNEMENTS :
B.-du-Rh. et départ. 3 mois 6 francs 1 an
mens. lim. 12 francs. 6 fr. 15 fr. 28 fr.
France et Colonies... 9 fr. 17 fr. 32 fr.
Étranger... 12 fr. 22 fr. 40 fr.
Les abonnements partent du 1^{er}
et du 16 de chaque mois

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Le Gouvernement et la Guerre

Le ministre Painlevé remettrait-il y a deux jours sa démission au président de la République. Mais dès le lendemain il était réconstitué avec tous ses éléments à l'exception d'un seul : on a vu hier que M. Barthou, ministre sans portefeuille, recueillait la succession de M. Ribot aux Affaires Étrangères. Ce n'était du reste un secret pour personne que la petite crise ministérielle ainsi ouverte et fermée en moins de vingt-quatre heures n'avait pas eu d'autre raison d'être que d'obliger M. Ribot à quitter le quai d'Orsay.

Le sénateur du Pas-de-Calais ayant fait la sourde oreille à toutes les suggestions qui lui avaient été faites et ayant déclaré qu'il n'en irait pas de son plein gré, ses collègues l'ont contraint à démissionner en donnant eux-mêmes leurs démissions. Après quoi, tous les ministres de la veille ont été invités à reprendre leurs portefeuilles à la seule exception de M. Ribot. Celui-ci n'ayant pas accepté de jouer le rôle du successeur par persuasion, on l'a expédié presto dans la région des vieilles lunes ministérielles. Et c'est aujourd'hui un nouvel astre qui, en la personne de M. Barthou, brille de tout son éclat dans le firmament politique.

On n'attend pas de nous d'abondants commentaires sur cette petite opération, dont il est entendu que nous devons ignorer les dessous. Il y a eu vendredi dernier à la Chambre une réunion en Comité secret qui n'a pas été étrangère à la fausse crise d'hier. Cette réunion a notamment été marquée par une très vive controverse qui a mis aux prises M. Ribot et son prédécesseur aux Affaires Étrangères, M. Briand. On dit que dans cette toute oratoire fort passionnée, M. Briand mit son contradicteur en fâcheuse posture à propos d'une question très délicate de politique extérieure. Mais le public est condamné à ne pas savoir de quoi il retournait exactement. Dans ces conditions, quel jugement émettre sur un changement ministériel dont la signification véritable n'est pas connue et en tout cas ne peut pas être publiquement précisée ?

Au lieu de nous attarder à de vains commentaires sur les incidents d'hier, nous préférons pouvoir dire notre foi en les événements de demain. Nous préférons pouvoir exprimer le vœu que le ministre Painlevé — mais que le ministre Painlevé continue — s'attache à faire preuve de clairvoyance et d'énergie. Car c'est cela surtout qui nous est nécessaire.

Il faut à la tête d'un pays en guerre un gouvernement qui sache voir clair et qui soit capable de vouloir résolument : un gouvernement qui assure une direction plus rationnelle et qui donne une impulsion plus vigoureuse à la conduite de la guerre, un gouvernement qui soit capable d'utiliser dans l'intérêt de la défense nationale toutes les forces vitales de la Patrie, un gouvernement qui ait le courage de s'inspirer des traditions du Comité de Salut public dans sa lutte contre les spéculateurs et les profiteurs, contre les traités, contre tous ceux qui compromettent le salut de la France. Or, ce gouvernement, nous en sommes encore à l'attendre après plus de trois ans de guerre...

Nos soldats sont admirables, et ils viennent d'affirmer une fois de plus leur infatigable ténacité, leur indomptable vigueur d'action, leur prodigieuse héroïsme dans les succès éclatants remportés au nord de l'Aisne. Les bulletins de victoire d'hier sont à la vérité plus reconfortants à lire que les nouvelles sur la situation gouvernementale. Quand aurons-nous un gouvernement apte à tirer de la valeur de nos armées en même temps que des qualités de la nation et des ressources du pays tout le parti qu'il en faudrait tirer pour hâter l'heure du triomphe final ?

Contre les Spéculateurs

Le Petit Parisien, parlant de la spéculation des pommes de terre, et de l'agitation qui régnait hier aux Halles, dit que le préfet de police va proposer au ministre du Ravitaillement une série de mesures nouvelles pour barrer définitivement la route à toute tentative de hausse. Ces mesures, qui aiment qu'il les désire, seront prises avant peu, n'auront d'autre but que la protection du consommateur, et elles s'étendront à la France entière. M. Hudelo est encouragé dans sa décision, par le fait que plusieurs régions de production des intermédiaires qui leur ont proposé l'achat de leur récolte à des prix tellement exagérés, qu'ils suscitaient leur indignation.

LA GUERRE

Nos Troupes sont à 10 kilomètres de Laon

Les Allemands contre-attaquent en vain dans les Flandres

Paris, 24 Octobre.
M. Montel, député socialiste du Rhône, déposera demain une demande d'interpellation sur la politique extérieure que compte suivre le gouvernement.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier -
Paris, 24 Octobre.

De toutes les batailles engagées sur tous les fronts au cours de la guerre gigantesque, aucune n'a été plus rapide, plus nette, plus décisive que celle du 23 octobre sur le front de l'Aisne. Avant que d'en déterminer les rapports avec les opérations en cours dans les Flandres ou avec l'offensive austro-allemande commencée à la même heure sur le front italien, il est nécessaire d'examiner la portée particulière et les conséquences de cette offensive qui, en quelques heures, nous a valu environ 8.000 prisonniers, un matériel énorme et des positions formidables.

PROPOS DE GUERRE

Le Français chez lui

Dans le dernier numéro du Bulletin de la Chambre de Commerce belge de Marseille, je lis un article intitulé « France-Belgique » où je copie cette phrase : « Que mes compatriotes ne regardent pas seulement ce qui se passe dans les rues des grandes villes ; qu'ils ne généralisent pas ce qui n'est qu'une exception, qu'ils n'écourent pas trop de Français dont la principale occupation est de dénigrer par habitude tout ce qui est en France. C'est évidemment le plus fâcheux travers du Français de dénigrer tout ce qu'il voit chez lui : Administration, Parlement, etc. »

Voilà un Belge qui ne nous l'avoie pas dit. A-t-il tort, a-t-il raison ? Je ne serais pas très éloigné de croire qu'il a raison, mais pas tout à fait autant qu'il le croit. Le Français est un critiqueur, il a ça dans le sang, c'est exact. Quand il peut taper sur son gouvernement par la parole ou par un plume, il ne s'en prive pas ; il y prend même un plaisir extraordinaire, il s'en gargarise, il s'en pourléche. Le pense-t-il toujours ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir. Moi je crois que, le plus souvent, il n'en pense pas un mot, dans le fond, dans le tréfonds. Ce qu'il veut, c'est qu'on ne le prenne pas pour un gobeur, pour un jobard, ce qui ne manque pas de lui arriver s'il se pâmait devant les faits et gestes de ses dirigeants, s'il ne cessait de crier : Vive la France !

Le Français a la pudeur de son patriotisme. Il se fera passer la figure par les choux qu'il blague (il le fait d'ailleurs prouvé), mais il veut conserver l'allure française de celui à qui « on ne le fait pas ». Et regardez-y d'un peu plus près, mon cher Belge, on la lui fait absolument comme à un autre. Au reste, voulez-vous juger d'un Français ? Voulez-vous savoir la valeur de sa critique ? Voulez-vous faire à l'étranger, écoutez-le parler de son pays. ANDRÉ NEGIS

1.180 JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 24 Octobre.
Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant : Nos reconnaissances ont pénétré en plusieurs points dans les tranchées allemandes et ramené des prisonniers et deux mitrailleuses. En Champagne, nous avons réussi deux coups de main : l'un dans la région de la route de Tahure, l'autre à l'ouest d'Aubertin. Sur la rive droite de la Meuse, la soirée d'hier et la nuit ont été marquées par de vives actions d'artillerie. L'ennemi a lancé une violente attaque sur nos positions au nord-est de la cote 344. Après un combat acharné, nous avons repoussé l'ennemi, qui a pu se maintenir dans un ouvrage de notre ligne avancée. Une contre-attaque vigoureuse de nos troupes l'en a entièrement chassé. Notre ligne est intégralement rétablie. Une autre tentative allemande sur la crête des Carrières a valu aux assaillants des pertes sensibles, sans résultat. Nuit calme sur le reste du front.

LA GUERRE

Nos Troupes sont à 10 kilomètres de Laon

Les Allemands contre-attaquent en vain dans les Flandres

Paris, 24 Octobre.
M. Montel, député socialiste du Rhône, déposera demain une demande d'interpellation sur la politique extérieure que compte suivre le gouvernement.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier -
Paris, 24 Octobre.

De toutes les batailles engagées sur tous les fronts au cours de la guerre gigantesque, aucune n'a été plus rapide, plus nette, plus décisive que celle du 23 octobre sur le front de l'Aisne. Avant que d'en déterminer les rapports avec les opérations en cours dans les Flandres ou avec l'offensive austro-allemande commencée à la même heure sur le front italien, il est nécessaire d'examiner la portée particulière et les conséquences de cette offensive qui, en quelques heures, nous a valu environ 8.000 prisonniers, un matériel énorme et des positions formidables.

PROPOS DE GUERRE

Le Français chez lui

Dans le dernier numéro du Bulletin de la Chambre de Commerce belge de Marseille, je lis un article intitulé « France-Belgique » où je copie cette phrase : « Que mes compatriotes ne regardent pas seulement ce qui se passe dans les rues des grandes villes ; qu'ils ne généralisent pas ce qui n'est qu'une exception, qu'ils n'écourent pas trop de Français dont la principale occupation est de dénigrer par habitude tout ce qui est en France. C'est évidemment le plus fâcheux travers du Français de dénigrer tout ce qu'il voit chez lui : Administration, Parlement, etc. »

Voilà un Belge qui ne nous l'avoie pas dit. A-t-il tort, a-t-il raison ? Je ne serais pas très éloigné de croire qu'il a raison, mais pas tout à fait autant qu'il le croit. Le Français est un critiqueur, il a ça dans le sang, c'est exact. Quand il peut taper sur son gouvernement par la parole ou par un plume, il ne s'en prive pas ; il y prend même un plaisir extraordinaire, il s'en gargarise, il s'en pourléche. Le pense-t-il toujours ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir. Moi je crois que, le plus souvent, il n'en pense pas un mot, dans le fond, dans le tréfonds. Ce qu'il veut, c'est qu'on ne le prenne pas pour un gobeur, pour un jobard, ce qui ne manque pas de lui arriver s'il se pâmait devant les faits et gestes de ses dirigeants, s'il ne cessait de crier : Vive la France !

Le Français a la pudeur de son patriotisme. Il se fera passer la figure par les choux qu'il blague (il le fait d'ailleurs prouvé), mais il veut conserver l'allure française de celui à qui « on ne le fait pas ». Et regardez-y d'un peu plus près, mon cher Belge, on la lui fait absolument comme à un autre. Au reste, voulez-vous juger d'un Français ? Voulez-vous savoir la valeur de sa critique ? Voulez-vous faire à l'étranger, écoutez-le parler de son pays. ANDRÉ NEGIS

1.180 JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 24 Octobre.
Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant : Nos reconnaissances ont pénétré en plusieurs points dans les tranchées allemandes et ramené des prisonniers et deux mitrailleuses. En Champagne, nous avons réussi deux coups de main : l'un dans la région de la route de Tahure, l'autre à l'ouest d'Aubertin. Sur la rive droite de la Meuse, la soirée d'hier et la nuit ont été marquées par de vives actions d'artillerie. L'ennemi a lancé une violente attaque sur nos positions au nord-est de la cote 344. Après un combat acharné, nous avons repoussé l'ennemi, qui a pu se maintenir dans un ouvrage de notre ligne avancée. Une contre-attaque vigoureuse de nos troupes l'en a entièrement chassé. Notre ligne est intégralement rétablie. Une autre tentative allemande sur la crête des Carrières a valu aux assaillants des pertes sensibles, sans résultat. Nuit calme sur le reste du front.

LA GUERRE

Nos Troupes sont à 10 kilomètres de Laon

Les Allemands contre-attaquent en vain dans les Flandres

Paris, 24 Octobre.
M. Montel, député socialiste du Rhône, déposera demain une demande d'interpellation sur la politique extérieure que compte suivre le gouvernement.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier -
Paris, 24 Octobre.

De toutes les batailles engagées sur tous les fronts au cours de la guerre gigantesque, aucune n'a été plus rapide, plus nette, plus décisive que celle du 23 octobre sur le front de l'Aisne. Avant que d'en déterminer les rapports avec les opérations en cours dans les Flandres ou avec l'offensive austro-allemande commencée à la même heure sur le front italien, il est nécessaire d'examiner la portée particulière et les conséquences de cette offensive qui, en quelques heures, nous a valu environ 8.000 prisonniers, un matériel énorme et des positions formidables.

PROPOS DE GUERRE

Le Français chez lui

Dans le dernier numéro du Bulletin de la Chambre de Commerce belge de Marseille, je lis un article intitulé « France-Belgique » où je copie cette phrase : « Que mes compatriotes ne regardent pas seulement ce qui se passe dans les rues des grandes villes ; qu'ils ne généralisent pas ce qui n'est qu'une exception, qu'ils n'écourent pas trop de Français dont la principale occupation est de dénigrer par habitude tout ce qui est en France. C'est évidemment le plus fâcheux travers du Français de dénigrer tout ce qu'il voit chez lui : Administration, Parlement, etc. »

Voilà un Belge qui ne nous l'avoie pas dit. A-t-il tort, a-t-il raison ? Je ne serais pas très éloigné de croire qu'il a raison, mais pas tout à fait autant qu'il le croit. Le Français est un critiqueur, il a ça dans le sang, c'est exact. Quand il peut taper sur son gouvernement par la parole ou par un plume, il ne s'en prive pas ; il y prend même un plaisir extraordinaire, il s'en gargarise, il s'en pourléche. Le pense-t-il toujours ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir. Moi je crois que, le plus souvent, il n'en pense pas un mot, dans le fond, dans le tréfonds. Ce qu'il veut, c'est qu'on ne le prenne pas pour un gobeur, pour un jobard, ce qui ne manque pas de lui arriver s'il se pâmait devant les faits et gestes de ses dirigeants, s'il ne cessait de crier : Vive la France !

Le Français a la pudeur de son patriotisme. Il se fera passer la figure par les choux qu'il blague (il le fait d'ailleurs prouvé), mais il veut conserver l'allure française de celui à qui « on ne le fait pas ». Et regardez-y d'un peu plus près, mon cher Belge, on la lui fait absolument comme à un autre. Au reste, voulez-vous juger d'un Français ? Voulez-vous savoir la valeur de sa critique ? Voulez-vous faire à l'étranger, écoutez-le parler de son pays. ANDRÉ NEGIS

1.180 JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 24 Octobre.
Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant : Nos reconnaissances ont pénétré en plusieurs points dans les tranchées allemandes et ramené des prisonniers et deux mitrailleuses. En Champagne, nous avons réussi deux coups de main : l'un dans la région de la route de Tahure, l'autre à l'ouest d'Aubertin. Sur la rive droite de la Meuse, la soirée d'hier et la nuit ont été marquées par de vives actions d'artillerie. L'ennemi a lancé une violente attaque sur nos positions au nord-est de la cote 344. Après un combat acharné, nous avons repoussé l'ennemi, qui a pu se maintenir dans un ouvrage de notre ligne avancée. Une contre-attaque vigoureuse de nos troupes l'en a entièrement chassé. Notre ligne est intégralement rétablie. Une autre tentative allemande sur la crête des Carrières a valu aux assaillants des pertes sensibles, sans résultat. Nuit calme sur le reste du front.

LA GUERRE

Nos Troupes sont à 10 kilomètres de Laon

Les Allemands contre-attaquent en vain dans les Flandres

Paris, 24 Octobre.
M. Montel, député socialiste du Rhône, déposera demain une demande d'interpellation sur la politique extérieure que compte suivre le gouvernement.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier -
Paris, 24 Octobre.

De toutes les batailles engagées sur tous les fronts au cours de la guerre gigantesque, aucune n'a été plus rapide, plus nette, plus décisive que celle du 23 octobre sur le front de l'Aisne. Avant que d'en déterminer les rapports avec les opérations en cours dans les Flandres ou avec l'offensive austro-allemande commencée à la même heure sur le front italien, il est nécessaire d'examiner la portée particulière et les conséquences de cette offensive qui, en quelques heures, nous a valu environ 8.000 prisonniers, un matériel énorme et des positions formidables.

PROPOS DE GUERRE

Le Français chez lui

Dans le dernier numéro du Bulletin de la Chambre de Commerce belge de Marseille, je lis un article intitulé « France-Belgique » où je copie cette phrase : « Que mes compatriotes ne regardent pas seulement ce qui se passe dans les rues des grandes villes ; qu'ils ne généralisent pas ce qui n'est qu'une exception, qu'ils n'écourent pas trop de Français dont la principale occupation est de dénigrer par habitude tout ce qui est en France. C'est évidemment le plus fâcheux travers du Français de dénigrer tout ce qu'il voit chez lui : Administration, Parlement, etc. »

Voilà un Belge qui ne nous l'avoie pas dit. A-t-il tort, a-t-il raison ? Je ne serais pas très éloigné de croire qu'il a raison, mais pas tout à fait autant qu'il le croit. Le Français est un critiqueur, il a ça dans le sang, c'est exact. Quand il peut taper sur son gouvernement par la parole ou par un plume, il ne s'en prive pas ; il y prend même un plaisir extraordinaire, il s'en gargarise, il s'en pourléche. Le pense-t-il toujours ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir. Moi je crois que, le plus souvent, il n'en pense pas un mot, dans le fond, dans le tréfonds. Ce qu'il veut, c'est qu'on ne le prenne pas pour un gobeur, pour un jobard, ce qui ne manque pas de lui arriver s'il se pâmait devant les faits et gestes de ses dirigeants, s'il ne cessait de crier : Vive la France !

Le Français a la pudeur de son patriotisme. Il se fera passer la figure par les choux qu'il blague (il le fait d'ailleurs prouvé), mais il veut conserver l'allure française de celui à qui « on ne le fait pas ». Et regardez-y d'un peu plus près, mon cher Belge, on la lui fait absolument comme à un autre. Au reste, voulez-vous juger d'un Français ? Voulez-vous savoir la valeur de sa critique ? Voulez-vous faire à l'étranger, écoutez-le parler de son pays. ANDRÉ NEGIS

1.180 JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 24 Octobre.
Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant : Nos reconnaissances ont pénétré en plusieurs points dans les tranchées allemandes et ramené des prisonniers et deux mitrailleuses. En Champagne, nous avons réussi deux coups de main : l'un dans la région de la route de Tahure, l'autre à l'ouest d'Aubertin. Sur la rive droite de la Meuse, la soirée d'hier et la nuit ont été marquées par de vives actions d'artillerie. L'ennemi a lancé une violente attaque sur nos positions au nord-est de la cote 344. Après un combat acharné, nous avons repoussé l'ennemi, qui a pu se maintenir dans un ouvrage de notre ligne avancée. Une contre-attaque vigoureuse de nos troupes l'en a entièrement chassé. Notre ligne est intégralement rétablie. Une autre tentative allemande sur la crête des Carrières a valu aux assaillants des pertes sensibles, sans résultat. Nuit calme sur le reste du front.

LA GUERRE

Nos Troupes sont à 10 kilomètres de Laon

Les Allemands contre-attaquent en vain dans les Flandres

Paris, 24 Octobre.
M. Montel, député socialiste du Rhône, déposera demain une demande d'interpellation sur la politique extérieure que compte suivre le gouvernement.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier -
Paris, 24 Octobre.

De toutes les batailles engagées sur tous les fronts au cours de la guerre gigantesque, aucune n'a été plus rapide, plus nette, plus décisive que celle du 23 octobre sur le front de l'Aisne. Avant que d'en déterminer les rapports avec les opérations en cours dans les Flandres ou avec l'offensive austro-allemande commencée à la même heure sur le front italien, il est nécessaire d'examiner la portée particulière et les conséquences de cette offensive qui, en quelques heures, nous a valu environ 8.000 prisonniers, un matériel énorme et des positions formidables.

PROPOS DE GUERRE

Le Français chez lui

Dans le dernier numéro du Bulletin de la Chambre de Commerce belge de Marseille, je lis un article intitulé « France-Belgique » où je copie cette phrase : « Que mes compatriotes ne regardent pas seulement ce qui se passe dans les rues des grandes villes ; qu'ils ne généralisent pas ce qui n'est qu'une exception, qu'ils n'écourent pas trop de Français dont la principale occupation est de dénigrer par habitude tout ce qui est en France. C'est évidemment le plus fâcheux travers du Français de dénigrer tout ce qu'il voit chez lui : Administration, Parlement, etc. »

Voilà un Belge qui ne nous l'avoie pas dit. A-t-il tort, a-t-il raison ? Je ne serais pas très éloigné de croire qu'il a raison, mais pas tout à fait autant qu'il le croit. Le Français est un critiqueur, il a ça dans le sang, c'est exact. Quand il peut taper sur son gouvernement par la parole ou par un plume, il ne s'en prive pas ; il y prend même un plaisir extraordinaire, il s'en gargarise, il s'en pourléche. Le pense-t-il toujours ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir. Moi je crois que, le plus souvent, il n'en pense pas un mot, dans le fond, dans le tréfonds. Ce qu'il veut, c'est qu'on ne le prenne pas pour un gobeur, pour un jobard, ce qui ne manque pas de lui arriver s'il se pâmait devant les faits et gestes de ses dirigeants, s'il ne cessait de crier : Vive la France !

Le Français a la pudeur de son patriotisme. Il se fera passer la figure par les choux qu'il blague (il le fait d'ailleurs prouvé), mais il veut conserver l'allure française de celui à qui « on ne le fait pas ». Et regardez-y d'un peu plus près, mon cher Belge, on la lui fait absolument comme à un autre. Au reste, voulez-vous juger d'un Français ? Voulez-vous savoir la valeur de sa critique ? Voulez-vous faire à l'étranger, écoutez-le parler de son pays. ANDRÉ NEGIS

1.180 JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 24 Octobre.
Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant : Nos reconnaissances ont pénétré en plusieurs points dans les tranchées allemandes et ramené des prisonniers et deux mitrailleuses. En Champagne, nous avons réussi deux coups de main : l'un dans la région de la route de Tahure, l'autre à l'ouest d'Aubertin. Sur la rive droite de la Meuse, la soirée d'hier et la nuit ont été marquées par de vives actions d'artillerie. L'ennemi a lancé une violente attaque sur nos positions au nord-est de la cote 344. Après un combat acharné, nous avons repoussé l'ennemi, qui a pu se maintenir dans un ouvrage de notre ligne avancée. Une contre-attaque vigoureuse de nos troupes l'en a entièrement chassé. Notre ligne est intégralement rétablie. Une autre tentative allemande sur la crête des Carrières a valu aux assaillants des pertes sensibles, sans résultat. Nuit calme sur le reste du front.

Peuillon du Petit Provençal du 25 Octobre
LE - 128 -
Roman de Christiane
TROISIÈME PARTIE
PÈRE ET FILS
— Je le pense aussi... et je souhaite vivement qu'il en soit ainsi que nous l'espérons.
— Et je le souhaite également, monsieur. Roger venait de quitter le groupe.
Il s'écarta de l'allée, marcha sur les pelouses qui semblaient heureuses de fouler aux pieds.
Il se retournait à chaque instant et regardait autour de lui, curieusement, se rendant compte qu'il se trouvait en des lieux qu'il ne connaissait pas.
Lorsque arriva pour Pierre l'heure du départ, il ne fit aucun difficulté pour le laisser s'éloigner.
Nogaret, de nouveau, l'avait pris par le bras. Doucement il le conduisit.
Le jeune homme venait de faire ses adieux au vieillard. Il avait encore une fois laissé entendre à celui-ci que probablement il reviendrait voir son oncle le jeudi ou le vendredi suivant et qu'il fixerait alors le jour où Roger devrait être mis à sa disposition.
Il s'éloigna.
... Sans tristesse... sans regrets...
... En se disant :
— Bientôt le malheureux pensera... vivra comme autrefois... Bientôt l'injustice n'existera plus... bientôt le crime... le crime de mon père sera réparé... et il me semble que ce jour-là j'aurai, moi, la conscience plus légère...
C'était vrai.
Il réprouvait, ah ! de toute sa probité, de toute sa loyauté, oui, il réprouvait cette lâcheté qui avait été commise par celui à qui il devait la vie... parce celui qu'il rêvait grand, magnanime... jouissant de la considération et de l'estime de tous.
Mais lui lui semblait que la culpabilité de ce père inconnu... de ce père auquel il pensait avec un frisson qui n'était pas toujours un frisson d'horreur et de répulsion, serait plus près de l'absolution... s'il réussissait dans ce projet qu'il avait fait de rendre la raison à la malheureuse victime.
— Oui... il avait conscience que lui-même n'aurait plus autant de mépris pour celui qu'il eût dû — si ce n'était être son crime — adorer.
Celui qui vivait — à l'étranger — tout seul peut-être... tout seul avec ses remords.

Bientôt il serait fixé.
Grâce à la bienveillance de Servières... de cet homme qui était tant d'ennemi...
... De cet homme bizarre et énigmatique...
... Si dur pour les uns... si bon... et accueillant pour les autres !
Rien ne s'opposerait sans doute maintenant à ce que Pierre conduisit Roger chez ce chirurgien dès le commencement de la semaine prochaine.
Mais ne voulait certainement pas, d'ici là, souffrir comme elle l'était, se rendre à Joinville.
Ce serait une imprudence que lui, son fils, ne lui laisserait pas commettre.
Elle ignorait donc le mensonge que, en dépit de son aversion pour tout ce qui n'était pas loyal et droit, le jeune homme avait dit.
Elle ne saurait rien de ce qui se passait.
Par exemple, dès l'opération faite, Pierre le mènerait au courant.
Ah ! avec des précautions très grandes... avec des ménagements infinis...
Ce n'était pas lui, certes... qui, par une parole imprudente... par un aveu trop bref, trop précipité, irait compromettre la santé de sa mère... de la si chère créature !
Non... il agirait avec la plus grande circonspection.
Quand il rentrerait le soir, un peu inquiet à la pensée que l'état de sa mère avait pu s'aggraver, il la trouva déjà encore, mais moins fiévreuse, moins abattue aussi.
Elle allait réagir comme il le fallait.
Elle se fit expliquer par son fils tout ce qu'il s'était passé au cours de l'après-midi.
Lorsque Pierre lui eut fait part de la confiance que tout de suite Roger avait manifestée à l'égard du directeur, elle se montra plus calme, plus rassurée aussi.
— Alors, demanda-t-elle, tu penses qu'il se plaira là et qu'il sera bien ?
— Je le pense très sincèrement, répondit-il.
Il ajoutait :
— Du reste, je m'en rendrai compte, car de temps en temps j'irai jusqu'à lui.
— Oui, je t'y accompagnerai quelquefois.
Pierre prit les mains de sa mère.
— Quelquefois, oui... mais pas tout de suite, mères, pas à présent.
Et comme elle le regardait avec un peu d'étonnement :
— A présent, il ne faut songer qu'à toi, qu'à rétablir entièrement, parfaitement, cette santé chancelante... Pour cela... le calme... le repos les plus absolus... sont nécessaires... pendant quelques semaines déjà.
Mais, en l'embrassant tendrement, il articula les paroles qui venaient à ses lèvres :
— Pendant quelques semaines au moins, répète-t-elle. Et c'est un minimum, cela ! Je n'oublie pas ce que le médecin m'a déclaré... moi ! Et tu me feras de la peine... beau-

coup de peine, si tu n'étais pas raisonnable... si tu passais outre à cette prière de ma tendresse... que mon amour pour toi me dicte à cette heure.
Elle répondait à ses baisers.
Elle, vaincue :
— C'est entendu... grand câlin... je t'embrasse...
Le jeudi matin, Pierre se rendit à Joinville, en prévenant sa mère de ce voyage.
Tout s'était bien passé. Le nouveau pensionnaire de M. Nogaret vivait là comme s'il y avait des années qu'il y fut, marchant à travers la propriété, s'asseyant parfois sur les bancs au soleil, toujours suivi de loin par Jeanne.
Il sourit à Pierre quand il l'aperçut.
Le jeune homme questionna le domestique. Celui-ci assura que son maître ne paraissait éprouver nul ennui, nul malaise de son changement d'existence.
Pierre avertit le directeur qu'il viendrait le lundi chercher son oncle qui vraisemblablement serait ramené à Joinville vers la fin de la semaine.
M. Nogaret acquiesça de nouveau, et avec sa bonne grâce habituelle, à ce désir.
Jean fut averti qu'il demeurerait pendant ce temps à Joinville.
Le vieux domestique éprouva bien un peu de surprise de cette décision qui déjà lui avait été notifiée le dimanche précédent.
Depuis de longues années il avait accompagné son maître partout où il se rendait.

C'était la première fois qu'on le séparait de lui.
Mais Mme Marquisat le payait pour qu'il obéisse à ses ordres.
Il n'avait qu'à s'incliner.
Pas un instant le soupçon ne lui vint que M. Pierre avait pu se rendre coupable d'un mensonge.
Comment le doute eût-il pu effleurer son esprit ?
Le jeune homme, le soir, rassura l'âme qui l'attendait, étendue sur la chaise longue de sa chambre, un peu languissante toujours, plus forte cependant déjà...
Il lui dit que pas un instant le nouveau pensionnaire de M. Nogaret n'avait paru regretter la ville de Joinville.
Sa tristesse n'était plus grande, sa rêverie ne semblait pas plus douloureuse.
A la fin de la semaine, Pierre adressa une lettre au docteur Servières.
Il prévenait celui-ci que le lundi, vers onze heures du matin, il lui amènerait son « malade ».
Et il en fut ainsi que le jeune homme l'avait espéré.
Il put, à l'insu de sa mère et sans que celle-ci en eût conçu le moindre soupçon, conduire Roger chez le célèbre praticien qui consentait à tenter l'opération capable de guérir le malade.
PAUL ROUGES.

Le capitaine Bocheard, rapporteur du troisième Conseil de guerre, a recueilli hier, après-midi, les déclarations du détenu Bocheard, relativement aux agissements de Bolo avant la guerre. Il a également entendu l'expert Perchère au sujet de son rôle dans l'affaire Bolo.

Le capitaine Bocheard, rapporteur du troisième Conseil de guerre, a recueilli hier, après-midi, les déclarations du détenu Bocheard, relativement aux agissements de Bolo avant la guerre. Il a également entendu l'expert Perchère au sujet de son rôle dans l'affaire Bolo.

